



**"Musique et nature au Château de Gruyères"- Franz Liszt : *Fleurs mélodiques des Alpes* n°6, 7, 8. Pièces pour piano de Fanny Hünerwadel, Paul Hahnemann, Hans Huber, Charles Bovy-Lisberg, Caroline Boissier-Butini, Adolf Ruthardt, Vincent Adler, Joachim Raff. Adalberto Maria Riva au piano Braschoss 1835. Gallo CD-1406.**

Avant que d'atteindre l'oreille, ce disque est une fête pour les yeux. Le digipack et le livret montrent par de nombreuses photos en couleur le site magnifique des Préalpes fribourgeoises où s'élève le Château de Gruyères, son architecture médiévale (un château-fort de 1270, soumis à des aménagements représentatifs des époques successives), la décoration intérieure. Aujourd'hui Fondation-Musée, il appartient au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle à la famille Bovy puis à ses héritiers Balland, qui invitèrent divers peintres à y séjourner pour décorer les salons : Camille Corot, Barthélemy Menn, Henri Baron, Francis Furet, Jules Crosnier. La Fondation acquit récemment un piano du facteur allemand Braschoss, installé à Genève dès 1820 : l'instrument, construit vers 1835, présente la caractéristique d'avoir vu la mécanique allemande supplantée par une mécanique à la française. Or cette année-là, Franz Liszt, qui vantait les qualités des mécaniques Erard, s'installait à Genève en compagnie de Marie d'Agoult et consentait à enseigner (oh, pas plus d'un an !) au Conservatoire que le financier François Bartholoni ouvrait concomitamment dans la ville. On peut donc légitimement penser que la conversion du facteur allemand à la mécanique française résulta de l'influence de Liszt. Tout cela est fort bien expliqué dans le livret rédigé par les responsables du Château, par les musicologues Jacques Tchamkerten et Irène Minder-Jeanneret, ainsi que par l'interprète lui-même.

L'Italien Adalberto Maria Riva cultive autant la recherche musicologique que la virtuosité romantique et moderne : il lui a fallu beaucoup de discernement pour extraire des centaines de partitions dormant dans les bibliothèques suisses – à l'assaut desquelles il grimpe depuis plusieurs années – 68 minutes de musique sans monotonie. Car il n'y a pas de musique suisse se distinguant par quelque originalité au XIX<sup>ème</sup> siècle (il faudra attendre les générations ultérieures) ; on pratique le clavier, mais principalement dans les salons, et en s'inspirant des maîtres qui ont imprimé au piano romantique sa physionomie indélébile. Résumant la vie musicale en Suisse sur deux ou trois générations, il ouvre son programme par trois pages préliminaires à la première *Année de pèlerinage (Suisse)*, c'est-à-dire extraites de l'*Album d'un voyageur* exactement contemporain du piano utilisé : parmi les *Fleurs mélodiques des Alpes*, deuxième volet de cet album, Liszt traite notamment le fameux *Ranz des vaches*. Et l'arche se referme sur le secrétaire de celui-ci, Joachim Raff, natif de Suisse, qui à suivre son maître en Allemagne, y effectua toute sa carrière : Raff, habile artisan mais plutôt conservateur, ne supporta jamais les faveurs dont Liszt gratifiait Wagner, pourtant le troisième mouvement de sa Suite op. 162 (*Ländler*), composée en 1870, semble traversé par une vague réminiscence des *Maîtres Chanteurs*, nés quelques années auparavant. Entre ces deux piliers, on rencontre des dames à la vie écourtée : Caroline Boissier-Butini (1786-1836) nous lègue des *Variations sur l'air « Dormez mes chers enfants »* qui laissent espérer un sens des effets dramatiques mais s'essoufflent sur la durée ; Fanny Hünerwadel (1826-1854), elle, maîtrise un pianisme brillant au fil de son *Introduction, Variations et Rondo* sur un thème du *Don Giovanni* de Mozart. Comme il faut bien évoquer la famille propriétaire du Château, une courte *Pensée de Mai* de Charles Bovy-Lysberg (1821-1873) ne dépasse guère l'amabilité salonarde. De la même veine, les *Idylles d'été* d'Adolf Ruthardt (1849-1934, un Allemand

venu exercer à Genève) dénotent une certaine élégance ; cependant elles accusent un net refus de l'évolution musicale en marche à l'époque de leur composition... 1906 ! *Idylle* encore – *Un Soir à Saint-Gratien* – avec un autre virtuose hongrois, Vincent Adler (1826-1871) qui s'établit à Paris puis à Genève : trop longue, la pièce aligne les formules conventionnelles, et seul le côté chaloupé de sa rythmique lui imprime une allure quelque peu originale.

*Le lac qui scintille aux caresses de la brise* (les trémolos peignent scintillement et friselis !) serait d'une agréable venue bien chopinienne... si ce n'était qu'il apparaît à une époque bien postérieure, l'Allemand Paul Hahnemann (1853-1933) s'établissant à Yverdon en 1876 ! Une plus authentique nature se dessine avec le Suisse Hans Huber (1852-1821) dont les quatre *Nachtgesänge* (1874) ici retenus offrent du caractère (même si celui-ci doit beaucoup à Beethoven et Schumann), de la profondeur expressive (n°2), un élan romantique, et, pour le n°5, un climat effectivement très "nocturne", avec la référence chopinienne en arrière-plan.

Adalberto Maria Riva déploie des trésors de délicatesse et de sensibilité pour conserver notre attention en éveil au fil de pages épigonales dont le génie est absent. C'est finalement le pianiste que l'on écoute avec plaisir !

Quant au piano, l'audition de ce programme vérifie mon opinion réfractaire aux instruments d'époque dès lors qu'un génie novateur est à l'œuvre : autant il est désagréable d'entendre du Liszt sur un piano dépassé par les événements, autant – comme par hasard ! – les musiques qui, elles, ne dépassent en rien le cadre de leur temps (pour ne pas les qualifier de rétrogrades !), sonnent fort à propos sur un instrument tout de même un peu affecté par le poids des ans !

Claude Maréchaux a enregistré avec finesse ce témoignage d'un autre siècle, ni de trop près, ni de trop loin.

Sylviane Falcinelli

février 2015

[www.falcinelli.org](http://www.falcinelli.org)